Document generated on 05/22/2025 12:56 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le mot

Christian Labrecque

Number 23, August–Fall 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4064ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labrecque, C. (1990). Le mot. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 4–7.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le mot

Christian Labrecque

Un jour, le roi convoqua son poète officiel. « Mon cher Bucéphale, dit-il en l'entraînant vers le jardin, j'ai pris une résolution grave. » Bucéphale — un pseudonyme, comme on s'en doutait déjà — avala difficilement sa salive. Il commença sa phrase sur une voix de fausset qu'un discret râclement de gorge corrigea: « Votre Hauteur daignera-t-elle m'en faire part? » En disant cela, il revoyait les quatre malheureux qui avaient postulé en même temps que lui le titre de poète officiel se balancer au vent de novembre sur le gibet de la Place Royale. Ce spectacle dans le soleil couchant avait beaucoup exalté sa verve, à l'époque. Il en était résulté une « Ode à la Justice » fort appréciée.

« Bucéphale, Je vous ai choisi, Je vous ai accordé jusqu'ici ma protection. » — « Je ne, je ne ne chanterai jamais assez à votre A-A-Altitude ma reconnaissance. » — « Or, hier, devant toute la cour réunie, en récitant votre, par ailleurs très belle, "Élégie aux filles du roi", vous prononçâtes le mot "jujube". Il me déplaît souverainement. Comment vous, un homme de l'art, avez-vous pu vous abaisser à écrire et dire ces syllabes dégoûtantes où toute la laideur du monde s'est concentrée? Vous avez insulté Mes augustes oreilles, souillé les murs de Mon château, profané les âmes de Mes filles. Aussi, préparez-vous maintenant à entendre Mon verdict. »

Les jambes du poète flageolaient. « Je vous condamne à ne plus jamais employer ce mot. » Le visage du poète s'illumina. Ce n'était que ça! En se prosternant pour baiser les pieds de son Maître, il aurait voulu plutôt sauter de joie. Il se retira de reculons en faisant les trois révérences obligatoires dont on l'avait jusque-là exempté. Dans les couloirs résonna son rire. Les servantes eurent droit à une tape sur la croupe. Les pages ahuris ne surent que penser des grossièretés qu'il leur lança. Son valet de chambre reçut une volée de coups dits amicaux. « Ah, mon cher Arnolphe, que la vie est belle! s'exclamait le poète en lui bottant le derrière. Te rends-tu compte de la bonté de notre souverain, mais t'en rends-tu donc compte? répétait-il en lui mitraillant le dos de coups de poing. » Il chut sur le lit tout habillé, et s'endormit dans la plus complète béatitude.

Le lendemain matin commença la descente aux enfers. Il trempa sa plume, à l'aube, dans l'encre dont il espérait faire gicler un chef-d'œuvre. Les premières strophes se succédèrent dans l'allégresse. Cela devait s'appeler « Hymne au Créateur », où le poète remerciait l'Éternel d'avoir donné au peuple un monarque si miséricordieux. Mais l'inspiration devint plus laborieuse. Les ratures se multiplièrent, le doute s'installa. « Et si le roi était allergique à d'autres mots ? » Aller lui demander une liste resterait aléatoire, le souverain, bien qu'officiellement infaillible, n'étant pas à l'abri d'un trou de mémoire. La solution de facilité eût été de n'employer que des vocables déjà lus devant le roi, mais alors on fût devenu la risée des collègues envieux, ravis d'assassiner par le ridicule ce poète officiel au vocabulaire si restreint.

Il fallait pourtant pondre l'hymne complet pour le soir même. Personne ne comprendrait le silence d'un poète venant de bénéficier si clairement de la clémence royale. Les mauvaises langues s'activeraient. Le crédit de Bucéphale — ô comme il haïssait ce nom de cheval imposé par le roi ! — s'étiolerait. Il recevrait en partage le mépris, la disgrâce, peut-être l'exil, peut-être la mort, ou pire, le cachot. « Les oubliettes, voilà un mot affreux, monsieur le tyran, pensait-il tout haut en arpentant fiévreusement sa chambre. » La voix du roi retentit à ses oreilles. Il courut à la fenêtre. « Alors, Bucéphale, vous ne venez pas à la chasse ? » Toute la Cour était à cheval. Tous les visages montraient le même regard amusé. On n'attendit pas sa réponse et un nuage de poussière envahit la chambre. Il cria : « Arnolphe, fais le ménage ! »

Devant le zèle du valet à soulever la poussière à coups de plumeau, il résolut d'emporter son écritoire dans le parc. Vinrent quelques vers bien frappés, puis de nouveau le vide. En se relisant, il constata avec effroi que « jujube » s'était glissé dans une phrase qu'il rendait absurde. Il le biffa rageusement. Une mouche lui bourdonnait avec obstination de mauvais présages, les grenouilles de la fontaine semblaient le siffler. Des gouttes de pluie (ou était-ce de la sueur ?) effacèrent des mots qu'il ne réussit pas à retrouver une fois rentré, seul le substantif tabou lui venant à l'esprit. Cette matinée de tension et de jeûne l'exténua. Il s'assoupit. Le roi lui-même le réveilla vers trois heures de l'après-midi. « Alors, Bucéphale, on ne vient pas collationner ? Ne vous tuez pas au travail, mon ami. » Quel sourire narquois il affichait, le monstre !

« Permettez-moi, votre Immensité, de parfaire mon ouvrage, pour qu'il soit à la hauteur de votre mansuétude. » — « Comme vous voudrez, dit le roi. »

Ce dernier alla dans la salle des festins où la chasse du jour était postillonnée par des bouches grasses et baveuses. L'imitation du cor interrompue de hoquets déclencha un fou rire général que les dames disséminèrent à travers le château en se retirant dans leurs appartements. Pendant une heure encore, ces beaux seigneurs puisèrent dans l'hydromel des éloges aux carnages des temps héroïques. Après moult libations, le roi congédia ses vassaux. Il approuva d'un pâteux « ekchellent » le programme de la soirée proposé par le grand chambellan, puis voulut honorer la couche de la reine qu'il trouva chez elle entourée de ses caméristes.

« Plus tard, la robe et les fards, dit-il en leur montrant la porte. » Il jeta la reine sur le lit et se rua sur elle en criant « Montjoie », mais Bacchus eut raison de l'Amour et Morphée se chargea bientôt de la royale déconfiture. À son réveil, il trouva la reine dans ses plus beaux atours. « N'est-ce pas ce soir que votre protégé doit montrer la hauteur de son talent ? Il faudrait que votre Magnitude soit digne des nobles transports qui ne manqueront pas de l'agiter. Allons, mon cher; de la grandeur, du panache ! lui dit-elle en le poussant dans le corridor. »

« Gaaardes ! hurla-t-il, conduisez-moi à mes appartements. » Les deux gardes qui l'emmenèrent étaient si grands que ses pieds ne touchaient plus le sol. On le corseta, l'habilla, le poudra, son médecin lui fit boire deux grands bols de cette nouvelle drogue arabe : le café. Le roi maintenant gesticulait avec brusquerie, pérorait en se trouvant génial, se regardait sans fin dans le miroir qui, bien que le plus grand du royaume, ne lui montrait jamais qu'une infime partie de son auguste personne. « Suis-je beau ? demandait-il au duc Charles-Émile-Henri de la Treillemolle, son favori. » — « Votre Splendeur fait l'envie de tous les hommes, et rend toutes les personnes du sexe folles de vous. »

« Gentes dames et nobles seigneurs, le roi ! » cria une voix cristalline, mais virile. Quand se turent trompettes et tambours, le roi, de son trône, ordonna : « Que le bal commence ! » Et au son des cromornes et des luths se dessinèrent les figures compliquées (mais gracieuses) des danses de la Cour. Puis vinrent des saltimbanques

aux danses beaucoup moins gracieuses, à la grande joie de tous. Le roi ayant faim, on mangea, ce qui chambardait le programme, puisque là, ce devait être au poète officiel de venir faire sa prestation tant attendue. Vers minuit enfin, le roi ordonna: « Qu'on fasse entrer Bucéphale. »

Ce dernier, les yeux creux, le teint vert, les lèvres exsangues, déroula un long parchemin, se racla quelque peu la gorge et lut: « Jujube, jujube, jujube, jujube, jujube, ju... » On l'enferma dans les oubliettes. Le roi eut une crise de nerfs et tomba malade. L'armée ennemie envahit le territoire, la peste décima la population et la foudre mit le feu au donjon du château, anéantissant la famille royale. C'est du moins ce que Bucéphale avait tout le loisir d'imaginer, car la réalité, loin de satisfaire son désir de vengeance, ne tint nullement compte de la cruauté dont il était victime. Le roi, sa famille, son château et son royaume prospérèrent.

Dès le lendemain de l'incarcération du poète, le duc de la Treillemolle entendit le roi dire à la reine: « D'autres avaient plus de talent que ce Richard de Leyde, mais c'est lui que je voulais mater, à cause de son air supérieur. Je l'ai affublé d'un nom ridicule, lui ai imposé les thèmes les plus extravagants, l'ai obligé à réciter d'un trait les plus interminables gestes. J'ai bien cru le désarçonner en le forçant à faire l'éloge de chacun de ses rivaux, mais c'est en l'attaquant au cœur même de sa raison de vivre que j'ai fini par l'atteindre. Ces gens de lettres considèrent la langue comme leur possession, leur royaume. Ils préfèrent les pires supplices plutôt que d'en céder la plus infime parcelle. Entre nous, il aurait très bien pu s'arranger sans ce mot rare et anodin. » — « Il faudra vérifier sur un autre écrivaillon, dit la reine amusée; mais cette fois, c'est moi qui le choisirai. Vous voulez bien, mon seigneur ? »

XYZ

Retrouvez la revue
Lettres québécoises et les Éditions XYZ
à Sherbrooke, au Salon du livre de l'Estrie,
du 10 au 14 octobre 1990
stand 78